



effata!

Journal de l'Église Protestante de La Réunion

Spécial 500ème

| | |
|--|----|
| Contacts | 2 |
| Editorial | 2 |
| Mot du Pasteur | 3 |
| Documents du 500ème..... | 5 |
| I - Conférence de M. Bertrand le 11 novembre 2017..... | 5 |
| II - Prédication de M. Bertrand à Champ Borne le 11/11 2017..... | 13 |
| III - Message de Monseigneur Aubry, évêque de la Réunion | 16 |
| IV - Prédication à Terre sainte du 19 novembre 2017..... | 18 |

Membre de la Fédération Protestante de France, de la CEVAA, de la CEEFE
123 allée des Saphirs - 97400 SAINT DENIS
www.egliseprotestante.re - eglise-protest.reunion@wanadoo.fr

Directrice de la publication : Jacqueline Simeth (jacquelinesimeth@msn.com)

Maquette : Julien Tessier

Contacts

Présidente du Conseil Presbytéral

Perle Ravoninjatovo
02 62 28 68 14

Pasteur Nord / Sud

Charles Bossert
123 allée des Saphirs - 97400 Saint-Denis
02 62 41 63 91/O6 92 80 90 20
charlesbossert@gmail.com

Association Martin Luther King

02 62 54 70 14

Dorcas

Claire Randrianaly
06 92 66 90 21

Aumônerie Hôpital de St Pierre

Hélène Han Kwan
06 92 63 13 35

Aumônerie des prisons

Pasteur Jean-Max Payet
06 92 46 94 24

Hôpital Bellepierre

Pasteur Bossert

Gens de mer et Aumônerie miliaire (Fazsoï)

Alain Djeutang
06 93 33 40 33

Cultes EPR : 10h tous les dimanches

À St Denis : 123 allée des Saphirs
(Ste Cène le 2ème dimanche)

À St Pierre : à « l'eau Vive »
80 rue Marius et Harry Leblond
(Ste Cène le 3ème dimanche)

Editorial

LES BONNES RESOLUTIONS

Tout comme moi, à l'occasion de la Saint-Sylvestre, vous avez certainement déjà pris de "bonnes résolutions" : cette année "j'arrête de fumer", "je me remets au sport", "je mange moins gras", "je range mes papiers", "je passe moins de temps devant les écrans", "j'éteins mon smartphone régulièrement", etc.

Et tout comme moi, vous avez certainement déjà connu par la suite les joies des petits abandons, des renoncements, du retour en arrière, des désillusions, du manque de persévérance, de l'oubli de sa promesse.

Alors, à chaque nouvelle année, on redit plus ou moins les mêmes formules d'auto-persuasion dans l'espoir de "changer sa vie" et, chaque année, on s'aperçoit qu'il est bien difficile de se changer soi-même.

Devant ce constat d'incapacité toute humaine, ne serait-ce pas l'occasion de se tourner vers Dieu et de chercher une autre voie/voix ?

Jésus nous a exhorté à de nouveaux départs mais, en fouillant dans les Evangiles, point de "bonnes résolutions" auto-centrées.

Ce ne sont que mises en route VERS l'autre, suivis de chemins AVEC Jésus, partage de l'Amour de Dieu.

Et ces vraies bonnes résolutions, Dieu nous assure que nous ne serons jamais seul pour les mettre en pratique. Loin de nous laisser isolé dans notre inconstance de femme et d'homme, Dieu est toujours là, à nos côtés, sur ces parcours de vie.

Alors, plutôt que de vouloir à tout prix trouver nos bonnes résolutions bien personnelles et souvent vouées à l'échec, expérimentons le vrai changement, constant, inaltérable, celui qu'apporte le cheminement aux côtés du Seigneur. Et c'est tout naturellement que, dans un an, on pourra se remémorer avec joie tous les bons changements que cela aura permis dans notre vie.

Bonne année 2018 avec le Seigneur comme "maître ès bonnes résolutions" !

Marc-André Conry, vice président du conseil presbytéral

Mot du Pasteur

Chers amis de l'Eglise Protestante de la Réunion

Lorsque l'on démarre une nouvelle année il est toujours bon de prendre un moment pour regarder en arrière. S'arrêter, se poser, évaluer, éventuellement rectifier afin d'éviter les mêmes obstacles ou de tomber dans les mêmes pièges.

Vous connaissez certainement la pratique sportive de l'Aviron ? Ces magnifiques bateaux à rame, tout en finesse qui ont la particularité d'être à l'envers sur l'eau ! En effet le rameur regarde vers l'arrière tout en avançant dans l'autre sens. Il s'agit là d'une belle image de notre vie spirituelle et parfois de notre vie tout court. Et cette vérité s'applique admirablement à l'Eglise de Jésus-Christ autant sur un plan local que général. C'est en regardant en arrière que les protestants ont pu évoluer et s'adapter durant maintenant cinq siècles aux défis de la toujours nouvelle annonce de l'évangile. C'est dans cette esprit là que nous avons célébré le 500^{ème} anniversaire des débuts du mouvement de la réformation ! Cette grande fête ne voulait pas être une glorification de Martin Luther ni des nombreuses Eglises issues du mouvement de la Réforme. Mais bien plus une main tendue à tous les croyants quelle que soit leur dénomination ou leur doctrine pourvu qu'ils vivent de leur espérance spirituelle afin qu'elle devienne pour nous aussi source de renouveau pour avancer et grandir les uns avec et vers les autres.

EN 2017 LES PROTESTANTS ONT FETE LEUR ANNIVERSAIRE

A la Réunion comme partout dans le monde les 500 ans de la réformation ont été célébrés.

La pastorale protestante a travaillé pour proposer un riche programme ponctué de célébrations, de conférences, de temps de formation et d'une belle exposition.

L'originalité de nos rencontres a résidé dans le caractère œcuménique.

Manifestement ce fut une réussite pour plusieurs raisons :

- par l'implication active de paroissiens de différentes communautés protestantes dans une belle et dynamique équipe de préparation.
- par la présence très réelle de la communauté catholique en premier lieu en la personne de Monseigneur Aubry que nous saluons particulièrement.

- Ensuite les conférences de Michel Bertrand, portant sur « l'actualité de Luther au cœur des défis contemporains » furent ouvertes sur la société et ont touché des publics variés dont les amis de l'université et le groupe de dialogue interreligieux.
- L'annonce de l'évangile et la formation pour notre communauté n'ont pas été oubliées tout au long de ses semaines.

Vous trouverez dans ce numéro d'Effata la plupart des textes marquants de ce jubilé.

Gardons un instant l'image de l'Aviron avec laquelle j'ai introduit cette chronique ! Elle peut éclairer notre petite et parfois fragile voire même pathétique communauté protestante à la Réunion. Le rameur du bateau ne regarde pas en arrière pour admirer le paysage ni pour régler ses comptes mais pour mieux avancer ; il ne va donc pas fermer les yeux sur le passé mais le retravailler afin qu'il serve à une meilleure utilisation de toutes les composantes de son bateau !

Cela fait deux ans que notre bateau « EPR » navigue dans les grands vents. Tempêtes et courants contraires se sont accumulés au point de décourager certains.

L'équipage n'a pas toujours su garder le cap et le bateau a fait de sacrés détours tout en y laissant des morceaux de la coque.

Ce temps n'était agréable pour personne et, parfois nous aimerions faire comme si rien ne s'était passé, vite passer à autre chose, retrouver les temps idéalisés de nos débuts.

Une vieille chanson brésilienne dit que « Dieu écrit droit avec des lignes courbes », il nous conduit bien malgré nous pour aller au-delà des sentiers battus. Parfois même, il utilise les temps de crises pour nous mener plus loin, pour nous contraindre à bouger de nos certitudes et de nos rigidités qui nous empêchent d'entrevoir autre chose que ce que nous avons toujours connu. Je crois vraiment que la crise ouvre de nouveaux chemins pour notre Eglise.

En avril dernier le pasteur Alain Rey avait rédigé une réflexion au sujet des événements qui ont ponctué sa présence que je tiens à vous livrer ici :

« Je m'interroge encore sur le sens des événements que nous avons vécus. J'essaie, autant que je le peux, de leur donner un sens. Je ne suis pas sûr d'y arriver pleinement tant l'irrationnel avait, me semble-t-il, pris de place. Ce que j'entends concrètement en disant cela, c'est que la décision du 12 mars n'obéissait à aucun jugement rationnel ou de bon sens. Elle était chargée d'une subjectivité aveuglante. Il était dès lors évident qu'on allait dans le mur ! Cela ne pouvait pas être autrement. La suite des événements en a bien été la démonstration. Ce 12 mars restera pour moi une sorte d'énigme : celle d'un décalage abyssal entre une décision et les attentes d'une communauté.

Heureusement, les choses n'en sont pas restées là. Certaines personnes au sein du Conseil ont fait un véritable chemin. J'en ai été le témoin. Cela n'a pas été un chemin facile. Ce fut même un chemin de douleur ; un chemin de lutte intérieure. Ce dont j'ai été le témoin dans ces moments où le combat intérieur n'a épargné personne me donne des raisons d'espérer. Cela signifie en effet pour moi que les choses ne se terminent pas sur un mur, sur quelque chose de verrouillé. Derrière le mur, il y a un horizon. Un chemin est encore possible. L'épopée biblique donne ici un sens à nos pauvretés et nos misères. Quand Jacob va à la rencontre de son frère Esaü, il combat toute une nuit. Il sort de ce combat, changé, modifié. Il s'appelle désormais Israël. Pour rencontrer son frère, il a fallu qu'il traverse le gué du Yabbok. En fait, il a fallu qu'il traverse un Autre que lui-même. Jacob ne pouvait pas rencontrer Esaü tel qu'il était. Il fallait qu'il soit transformé, changé. Au sein de notre conseil, comme au gué du Yabbok, des transformations se sont véritablement opérées. La situation en a été modifiée et changée.

Je me dis après avoir vécu tout cela que ce n'est pas parce que nous partageons la même foi au Dieu d'amour que nous sommes protégés de la division, de la violence les uns envers les autres, de la haine parfois. Ce n'est pas parce que nous sommes chrétiens que nous ne sommes pas comme n'importe quelle communauté humaine. D'ailleurs la bible ne nous raconte-t-elle pas des histoires d'hommes et de frères trahis, tués, trompés. Et c'est à cette humanité tordue que Dieu vient parler ! S'il y a donc une différence entre une communauté chrétienne et n'importe quelle autre communauté,

elle est là, dans cette parole. Une parole qui porte ; une parole qui fonde ; une parole qui précède et qui ouvre un chemin ; une parole qui ne se résigne pas à la fatalité de la haine et qui annonce la promesse d'une fraternité toujours possible.

Je sais que le chemin de la réconciliation est encore à construire et que d'autres Yabbok vous attendent. Mais je sais aussi que vous fondez votre espérance dans cette parole qui porte la promesse. Je sais donc que la réconciliation est possible ! J'en ai la conviction. Restez persévérants !

Il est donc indispensable pour notre communauté de bien comprendre le sens de ce que nous avons vécu afin de travailler plus fondamentalement sur notre propre projet d'Eglise. Nous avons eu la chance d'accueillir régulièrement, depuis des années des hommes et des femmes de Dieu de valeur qui ont donné des impulsions et des perspectives. Nous devons les entendre et tenir compte de leur message : Dans ce numéro de notre journal vous trouverez plusieurs messages de Michel Bertrand qui se situent dans la ligne de son ami Alain Rey dont j'ai déjà parlé et qui nous a laissé des éléments de réflexion pertinentes :

« j'identifie et reconnais pour votre église 4 priorités :

- L'unité et la réconciliation dans l'église.
- La communication dans l'église et hors l'église.
- La jeunesse.
- La concrétisation et l'aboutissement du projet Sud. »
-

Chers amis, oui, il y a du pain sur la planche, notre place à la Réunion est plus que pertinente et ce temps de jubilé nous l'a montré. Mais pour y arriver nous avons besoin de toutes nos forces unies et convergentes vers un même objectif qui ne concerne pas nos personnes mais l'annonce de l'Évangile.

Il y a de belles pousses qui sont en train de grandir et qui nous montrent de nouveaux chemins comme par exemple l'action Noël initiée cette année pour les enfants des hôpitaux par quelques paroissiens. Ou encore ce don fait aux orphelins syriens par le biais de l'Eglise protestante de Beyrouth organisé par les familles du mini-camp. Je pense également à la belle veillée de Noël du 24 décembre à La Source, une nouveauté sous cette forme ... Autant de réalisations qui sont autant de signes pour ouvrir de nouveaux chemins possibles.

Aux 4 priorités qu'Alain nous propose je tiens à en rajouter deux autres pour cette année à venir :

- **L'élargissement et le renouvellement de nos cadres** s'avèrent indispensables pour mieux représenter la belle diversité qui compose notre Eglise.
- **La formation** de prédicateurs laïcs, d'animateurs de cultes, de catéchètes sera la base même de la consolidation et devra

continuer.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ces points, il est en effet très important de porter nos réflexions ensemble avec toutes celles et ceux qui le souhaitent. Je me réjouis de relever ces défis avec vous toutes et tous

Que notre Seigneur vous bénisse richement

Salutations fraternelles

Votre pasteur Charles Bossert

Documents du 500ème

I - Conférence de M. Bertrand le 11 novembre 2017

**L'ACTUALITÉ DE LUTHER AU CŒUR
DES DÉFIS CONTEMPORAINS**
La Réunion - Novembre 2017

Rien ne semblait prédisposer le moine Martin LUTHER aux bouleversements qu'il allait susciter. Bien enraciné dans la tradition de l'Eglise, son étude de la Bible devait pourtant le conduire à une remise en question de plus en plus radicale de la théologie et de l'institution ecclésiale de son temps. Cela fait 500 ans cette année qu'il rendait publiques ses *95 thèses* mettant en cause le commerce des *Indulgences*. Le conflit avec Rome allait aboutir à son excommunication et à la naissance du protestantisme.

Son mouvement de réforme est d'abord un événement spirituel et religieux dont la fécondité demeure pour les Eglises et les croyants, notamment au sein du protestantisme. Mais il entraînera aussi bien des évolutions d'ordre culturel et sociétal, comme l'avait notamment perçu Jean Jaurès qui écrivait à propos du Réformateur : « Celui qui renouvelle le ciel, rénove la terre ». En même temps cette année de



commémoration ne doit pas faire de LUTHER un saint. On ne saurait oublier qu'il y a, dans son parcours, des pages sombres, notamment ses écrits contre les *Juifs* ou son attitude lors de la *Guerre des Paysans*. Je reviendrai sur ce dernier point.

Toutefois sa pensée puissante et créatrice peut, aujourd'hui encore, éclairer la compréhension de l'humain, du monde, de Dieu et concerner non seulement les protestants, les chrétiens, mais l'ensemble de la communauté humaine. Dans cette approche

« actualisante » de sa pensée », je voudrais montrer comment certains de ses aspects peuvent rejoindre avec pertinence des questions et des attentes de la société contemporaine. En évitant le risque d'anachronisme qui consiste à projeter, dans les débats du 16^{ème} siècle, les interrogations de notre époque en oubliant l'épaisseur du temps. Cela implique de discerner des résonances et des convergences, mais aussi de repérer des écarts et des dissonances, entre le message de LUTHER et notre réalité présente, ouvrant au débat et à la discussion critique de son héritage aussi bien au sein des Eglises que de la société.

J'ai bien aimé le titre d'une bande dessinée parue cette année, et qui s'intitule *Martin Luther, lanceur d'alerte*. Pour ma part, je ne parlerai pas

d'alertes mais de *défis*. Car ce mot dit à la fois une difficulté et la possibilité de la dépasser, comme l'indique l'expression « relever un défi ». J'en souligne *cinq*.

1. LE DÉFI DE LA SOCIÉTÉ DE PERFORMANCE

En choisissant de commémorer les 500 ans de la Réforme en 2017, on a pris comme référence le 31 octobre 1517, jour où LUTHER a publié ses 95 thèses contre les *Indulgences*. Cette pratique ecclésiale avait parfois dégénéré en un véritable commerce permettant au pécheur d'acheter une rémission de ses peines et d'accéder ainsi au salut sans remise en question devant Dieu, sans véritable « pénitence » comme le disait LUTHER.

On peut considérer que de telles préoccupations sont devenues étrangères à nos contemporains. Dans notre société sécularisée, en effet, qui se préoccupe encore de son salut ? Le mot lui-même et les notions qu'il recouvre sont généralement ignorés. Pour autant, si on ne parle plus de salut, l'être humain se pose toujours des questions ultimes sur le sens et la valeur de son existence. On s'interroge ce qu'est une vie bonne, sur les conditions d'un mieux être, voire d'un bonheur possible. La recherche de confiance et d'espérance, l'attente d'une réalité autre, sont plus que jamais présentes. Et quand on observe ce qui est réclamé aujourd'hui pour répondre à ces quêtes persistantes, on constate alors que la logique des mérites, combattue par LUTHER, n'a pas disparu. Elle n'est plus religieuse, certes, mais elle revient, de manière sécularisée, sous des formes nouvelles, réclamant de l'être humain un prix à payer pour vivre. Notamment quand on voit à quel point notre société exalte la rentabilité, le rendement, la performance, l'efficacité, comme conditions d'une vie réussie. C'est le nouveau *credo* du monde postmoderne. Un univers de « gagners » où il importe d'« assurer » dans tous les domaines (travail, loisirs, vie affective et sexuelle...). Le discours dominant est celui de la compétition et de la réussite au mérite. Chacun est sommé de faire ses preuves, de « se justifier » pour le dire avec les mots de la Réforme.

Cette obsession, qui était au cœur du commerce des *Indulgences*, est forcément génératrice d'angoisse, aujourd'hui comme au 16^{ème} siècle. Car confronté aux impératifs de résultat, mais aussi à la dureté et à la complexité du réel, avec les inévitables désillusions qui en découlent, l'individu constate « qu'il n'y arrive pas ». Il se désespère alors de ne pas répondre à ce qu'on attend de lui ou de ne pas parvenir à atteindre les objectifs qu'il s'est lui-même donné. Cela fait de lui, dit le sociologue Alain Ehrenberg, un « individu incertain » quant à sa propre valeur. Cette hantise de l'insuffisance ou de l'échec est d'autant plus forte qu'il croit ne pouvoir être reconnu et aimé qu'à la mesure de ses réalisations. Cette société de performance génère des individus épuisés, Ehrenberg parle de « la fatigue d'être soi ». D'où le développement de souffrances psychiques comme la dépression, l'épuisement, la fatigue au travail, le *burn out*, jusqu'à la perte de l'estime de soi. Mais aussi, de manière également dramatique, le sentiment d'exclusion de ceux qui ne rentrent pas dans les standards de rentabilité et de réussite de la société, et qui ont le sentiment de ne servir à rien : les handicapés, les personnes âgées, les chômeurs, les déclassés... Ces exigences tyranniques liées au « culte de la performance », pour reprendre encore une expression d'Ehrenberg, ne sont, au fond, rien d'autre qu'une expression sécularisée du salut par les œuvres.

Alors, face à ces nouvelles formes d'*Indulgences*, on saisit le caractère pertinent, libérateur et dérangeant du message de la justification par la seule grâce de Dieu proclamé par LUTHER. Au 16^{ème} siècle, où l'on était obsédé par le salut, il découvre et affirme que l'être humain n'est pas sauvé par ses mérites, qu'ils soient moraux ou religieux, mais c'est un don de Dieu, accordé en Christ, sans contrepartie. Ce qui « justifie » sa vie et lui donne sens, ce n'est pas ce qu'il fait, mais ce que Dieu a fait pour lui, inconditionnellement. On mesure donc aussi l'impact sociétal de cette Parole libératrice qui dit à chacun, au cœur de son existence la plus intime, qu'il n'a plus à se prouver ni à prouver aux autres sa valeur par son

« faire ». Mais il est aimé et accepté par les autres, par un Autre, en-dehors de ses faiblesses et de ses limites, de ses réussites et de ses échecs. Il puise dans cet amour une confiance qui n'a pas sa source en lui, mais hors de lui.

Ce qui va à l'encontre de l'individualisme contemporain, quand le sujet prétend trouver en lui-même son propre fondement. Ce qui m'amène au 2^{ème} défi, celui de la liberté de l'individu.

2. LE DÉFI DE LA LIBERTÉ DE L'INDIVIDU

Un individu, disent les sociologies, centré sur lui-même, que l'on pourrait dire autosuffisant, car il ne s'autorise que de lui-même et considère qu'il n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Il cherche son épanouissement personnel dans une satisfaction immédiate de ses désirs et la réalisation optimale de ses capacités individuelles en essayant tous les possibles à sa disposition. Ce qui importe c'est que je me réalise, que je « m'éclate », « où je veux, comme je veux, quand je veux ». Une vie réussie c'est une vie remplie d'expériences multiples, vécues dans l'impatience du présent. La liberté ainsi revendiquée en vient à ériger en normes et en droits les choix individuels.

Or LUTHER aussi a souligné et revalorisé cette liberté du sujet. On peut rappeler à ce propos qu'il a changé son nom de famille originel qui était *LUDER* en LUTHER, germanisation d'une racine grecque qui veut dire libre ou libérateur. C'est même sans doute à cause de cette dimension individuelle et existentielle, porteuse de liberté, que son message peut rejoindre et interpeller la culture moderne. Comme le souligne, à son sujet, le philosophe agnostique André Comte-Sponville : « Affirmer les droits de la conscience individuelle contre toute autorité extérieure, fût-ce celle du pape ou du concile, c'était ouvrir la voie à la modernité, avec ce qu'elle suppose [...] d'individualisme et d'égalité au moins formelle. »

Sauf que la compréhension du sujet et de sa liberté chez LUTHER est en complet décalage avec celle de l'individu contemporain quand il revendique une liberté sans limite et vit dans

l'illusion de sa toute puissance et de sa toute maîtrise : financière, technologique ou affective... sans se poser de questions ni se soucier des autres. Pour LUTHER, au contraire, la liberté chrétienne ce n'est pas faire ce que j'ai envie de faire. Ce n'est pas une libération conquise par les forces humaines, c'est une liberté reçue de Dieu dans la foi qui implique l'obéissance à sa Parole et donc le service des autres. C'est, au fond, une liberté paradoxale, qu'il décrit d'ailleurs en utilisant le vocabulaire de la captivité. Ainsi quand il déclare à la Diète de Worms (1521) : « Je suis *dominé* par les Saintes Ecritures que j'ai citées et *ma conscience est liée* par la Parole de Dieu. Je *ne peux ni ne veux* me rétracter en rien, car il n'est ni sage ni prudent d'agir *contre sa conscience* ».

Alors, dans cette perspective, être libre ne consiste pas à être son propre Dieu ou s'asservir aux pouvoirs et idoles de ce monde. Mais être libre, c'est mettre sa confiance, sa foi (c'est le même mot) en Celui qui par amour délivre de toutes les puissances de l'Eglise ou du monde. Pour LUTHER, la liberté du sujet a sa source dans sa conscience soumise à la Parole de Dieu. C'est là qu'il puisera la force de lutter et de résister. C'est ce qu'avait bien compris l'official qui l'accuse à la Diète de Worms quand il lui dit « Abandonne ta conscience, Frère Martin, la seule chose qui soit sans danger est de se soumettre à l'autorité établie »

Or, il faut bien reconnaître que de ce débat intérieur, ce débat en conscience, source de liberté et de responsabilité, l'homme moderne a généralement perdu l'habitude. Il n'a plus guère le temps, ni le désir, de réfléchir sur sa vie, sur l'humain, sur le monde, sur Dieu. Esclave de l'idéologie de la communication, il est plus préoccupé de se mettre en scène sur les réseaux sociaux ou dans les médias, que de dialoguer avec lui-même. C'est dire combien il est important, dans un monde qui privilégie la réaction plus que la réflexion, le paraître plus que l'être, l'agitation plus que la respiration, de redécouvrir les richesses et les promesses de l'intériorité. Et plus largement prendre en charge la dimension spirituelle de l'humain, trop souvent déniée ou

refoulée. Que ce soit de manière religieuse ou non. En effet, il y a aujourd'hui beaucoup d'agnostiques qui revendiquent aussi une vie spirituelle. Les chrétiens, pour leur part et à la suite de LUTHER, devraient aider à retrouver dans la méditation, le silence, la prière, cet ancrage intérieur qui unifie chaque personne « *devant Dieu* », par-delà les déchirements et les éclatements que lui impose son existence quotidienne.

Il ne faut, en effet, jamais perdre de vue que le geste réformateur de LUTHER, avant d'être une démarche théologique d'ordre intellectuel, est d'abord le fruit d'une expérience spirituelle. Celle d'une rencontre et d'une relation existentielles avec Dieu, sans intermédiaires. C'est en cela qu'il nous paraît plus « moderne », alors même qu'il est un homme du Moyen Âge. On pourrait relire ces

lignes émouvantes où il raconte ses combats intérieurs douloureux : « Je me suis martyrisé, par la prière, le jeûne, les veilles, le froid... Qu'ai-je cherché par là, sinon Dieu ? », ou quand il parle de cette quête, avec un accent quasi mystique, comme d'un « joyeux échange » avec le Christ . Ainsi, ce qui donne confiance, ce n'est pas l'adhésion à un savoir doctrinal ou à une orthodoxie dogmatique, ce n'est pas l'appartenance à une institution garante de la vérité, c'est ce qui touche le cœur et saisit la conscience au plus profond, c'est une Parole dont j'éprouve la vérité « pour moi ».

Toutefois, la Parole accueillie dans la conscience ne conduit pas à un exercice d'introspection solitaire, mais elle appelle le croyant à sortir de lui-même, c'est-à-dire littéralement à exister (*ec suster*). Ce qui conduira LUTHER à valoriser les engagements profanes du chrétien au cœur du monde : « De tout temps, écrit-il, les saints vivent dans le monde, ils s'occupent de bien des choses domestiques et du domaine temporel, ils gèrent les affaires publiques, ils bâtissent des familles, ils cultivent les champs, font du commerce ou un autre métier » .

Cette spiritualité ne débouche donc pas sur une théologie spéculative, ni sur une évasion hors de

l'histoire. C'est une spiritualité incarnée qui fait de chaque geste quotidien accompli dans la foi une prière, le travail par exemple. En effet, exister devant Dieu, ce n'est pas vivre en soi-même, ni par soi-même, ni pour soi-même, comme en rêve et en souffre l'individu contemporain, mais en tant que personne rencontrée, aimée et appelée à se tourner vers l'Autre et vers les autres. Ainsi le Dieu de LUTHER est à la fois un Dieu intime et un Dieu social. Ce qui m'amène au 3^{ème} défi.

3. LE DÉFI DU VIVRE ENSEMBLE

En effet, l'individualisme contemporain est tellement exacerbé que la relation à l'autre s'efface, entraînant un effondrement des solidarités et une perte de la visée commune. La tentation est alors celle du repli sur soi ou sur la vie privée, considérés comme des valeurs refuges face à un monde perçu comme menaçant. D'ailleurs, de nombreuses expressions spirituelles actuelles, y compris certaines qui se veulent chrétiennes, poussent plutôt à s'évader de l'histoire. Quand ce n'est pas le dangereux réflexe du communautarisme. Ces formes de repli identitaire, qu'il soit individuel ou communautaire, conduisent à se désintéresser de la recherche du bien commun. Du coup c'est la possibilité même de « faire société » qui est atteinte. Ainsi, on constate une perte de confiance à l'égard des acteurs de la vie publique, considérées comme incapables de résoudre les grands problèmes de notre temps. De nombreux symptômes témoignent de ce discrédit concernant le politique au sens large et plus généralement une désaffection à l'égard de la tâche citoyenne, manifestés notamment par l'indécision et l'abstention lors des récentes élections. Ce qui est particulièrement grave au moment où nos démocraties sont confrontées à des défis considérables : économiques, écologiques, religieux ou spirituels...

Alors, face à ces attitudes, on perçoit l'actualité du message de LUTHER qui rappelle l'exigence d'une foi vécue dans le concret de la vie quotidienne au service des autres. « La foi, écrit-

il, est source d'amour et de joie dans le Seigneur et, de l'amour, découle une disposition heureuse, qui s'élanche librement au service dévoué du prochain ». En effet l'assurance d'être sauvé par la seule grâce de Dieu, loin de rendre le croyant indifférent aux problèmes de la société ou de le démobiliser pour l'action, comme on le croit parfois à tort, libère pour un engagement lucide dans le monde, sans peur, ni illusion, ni découragement. Car dès lors qu'il n'a plus à s'inquiéter de son salut, qu'il est en quelque sorte « dépréoccupé » de lui-même, le croyant peut consacrer toute son énergie au service de son prochain. Ainsi LUTHER peut écrire encore : « le chrétien est l'homme le plus libre ; maître de toutes choses, il n'est assujéti à personne. L'homme chrétien est en toutes choses le plus serviable des serviteurs ; il est assujéti à tous ». On pourrait rappeler les responsabilités qu'il a lui-même assumées à travers son message et son action dans les domaines et les événements les plus variés de la vie publique. Dans cette perspective, il a notamment souligné l'importance des médiations sociales et politiques, si disqualifiées et décriées aujourd'hui, car elles ont pour tâche essentielle de construire dans la durée une société juste où chacun puisse trouver sa place. Elles sont une manière de servir la communauté humaine et donc le prochain. Il convient donc de les respecter car elles remplissent un mandat donné par Dieu.

LUTHER va formuler la relation du spirituel au temporel à travers la « doctrine des deux règnes » que je résume brièvement. Le chrétien, parce qu'il est sous le règne du Christ, ne devrait pas avoir besoin de règles pour faire le bien et aimer son prochain. Toutefois, il reste un humain comme les autres, participant donc aussi du règne du monde. Par conséquent, comme tout un chacun, il a besoin des lois de la société dont il est membre et il doit les respecter, dans la mesure où elles permettent de vivre dans la justice et la paix. « Si le monde ne comptait que de vrais chrétiens, c'est-à-dire des chrétiens sincères, écrit LUTHER, il ne serait plus nécessaire, ni utile d'avoir des rois, des princes, des seigneurs, non plus que le

glaive et le droit. » Mais « comme nul homme n'est, par nature, chrétien et bon, mais que tous sont pécheurs et mauvais, Dieu, par le moyen de la Loi, fait obstacle à tous, afin qu'ils n'osent pas manifester extérieurement par des actes, leur malignité selon leur caprice. »

Selon ce modèle le sujet croyant est appelé à assumer une double citoyenneté, dans une tension qui parfois déchire sa conscience. Citoyen de ce monde, le chrétien se sait responsable de l'espace public, de son aménagement et de son maintien. Mais comme il est aussi citoyen du Royaume, il est libre à l'égard des pouvoirs temporels, dont il sait qu'il ne peut tout attendre et en tout cas pas le sens ultime de son existence, ni son salut. S'il doit les respecter, il peut aussi les critiquer, leur rappeler leur mission, dès lors que sont en jeu la dignité humaine, le respect de la justice, la vie de la création, la liberté de croire. C'est à ce rôle de sentinelle, de « vigie de la République », que son Président, Emmanuel Macron, a exhorté les protestants dans son discours à la Mairie de Paris lors de la cérémonie officielle du 500^{ème} anniversaire de la Réforme.

LUTHER lui-même ne s'est pas privé d'interpeller les Princes, notamment au moment de la *Guerre des Paysans*. Même s'il a finalement pris leur parti contre ceux qu'il appelle les « hordes criminelles et pillardes des paysans » à qui il réservera ses propos les plus violents appelant les Princes à une terrible répression. Je considère que dans ce tragique épisode, il n'a pas été cohérent avec les principes qu'il énonçait, pour des motifs autant politiques que théologiques et même tristement humains. Pourtant, sa conception du rapport entre religion et politique, totalement nouvelle au 16^{ème} siècle, me paraît demeurer particulièrement pertinente face aux dérives théocratiques contemporaines, mais aussi face aux idéologies qui voudraient réduire les chrétiens et autres croyants au silence dans l'espace public. LUTHER considère, en effet, qu'entre le temporel et le spirituel il ne doit y avoir ni confusion ni séparation mais distinction et articulation. Ce positionnement garantit la liberté du croyant et l'autonomie du politique. Le pouvoir temporel ne

doit pas s'ingérer dans le domaine spirituel ni contraindre les consciences. Inversement, le pouvoir spirituel ne doit pas chercher à imposer au monde une quelconque solution chrétienne, c'est-à-dire vouloir dominer l'ordre temporel au nom de l'Évangile. On peut dire qu'au fond, il a ainsi posé les prémices de la laïcité. La laïcité au sens large, comprise comme la fin du pouvoir des religions sur la société et l'émergence d'un « espace public » autonome, organisé selon les seules logiques séculières. Espace public, où les chrétiens et les Eglises peuvent et doivent exprimer librement et publiquement leurs convictions, afin d'élaborer les compromis qui permettent de « vivre ensemble » en société.

Il ne s'agit pas, pour les Eglises et religions, de s'ériger en un magistère moral ou tomber dans la posture du donneur de leçons mais de témoigner de leur compréhension de l'humain à la lumière de leurs convictions croyantes, comme d'autre le font à partir de leurs présupposés philosophiques, sans prétention hégémonique sur la société. « Si vraiment les religions doivent survivre, a écrit Paul Ricœur, il leur faudra renoncer à toute espèce de pouvoir autre que celui d'une parole désarmée et faire prévaloir la compassion sur la raideur doctrinale... Cela conduit à s'interroger sur le défi du religieux pour la société et, là encore, LUTHER me paraît apporter des éléments intéressants.

4. LE DÉFI DU RELIGIEUX

Aujourd'hui, en effet, la question du religieux dans la société se pose de manière dramatiquement nouvelle. Dans de nombreux conflits qui déchirent notre terre, il joue comme un puissant ressort passionnel, légitimant les haines et les violences, notamment celles infligées aux femmes. Dans notre pays, les attentats terroristes ont contribué à alimenter une méfiance assez généralisée à l'égard des religions, considérées comme étant toujours en danger d'intolérance, voire de fanatisme. Les chrétiens ne sauraient s'exonérer de ce travail critique sur les « pathologies de la croyance ».

Pour les combattre et leur résister il faut d'abord prendre acte que le religieux est une donnée anthropologique. C'est-à-dire un fait humain général, que l'on trouve à toutes les époques et dans toutes les cultures, parfois bien en-dehors des espaces confessionnels. Je pourrais parler longuement du religieux dans le sport, ou des formes de sacré dans les manifestations de la République laïque française. Car il y a toujours du « dieu », du sacré, du religieux qui fonctionne, même sous des formes en apparences irréligieuses et même antireligieuses. On trouve cette même analyse chez LUTHER quand il écrit : « la confiance et la foi du cœur font et le Dieu et l'idole. Ce à quoi tu attaches ton cœur et tu te fies est, proprement, ton dieu. »

Or méconnaître cette dimension religieuse de l'humain, c'est méconnaître les risques dont elle est porteuse comme l'a montré Jean Birnbaum dans son livre *Un silence religieux*. Et donc se trouver désarmé quand le religieux se manifeste de manière fanatique et violente, notamment quand il fait retour après avoir été refoulé. Car le religieux, comme d'ailleurs toute idéologie, peuvent devenir dangereux dès lors qu'ils posent leur vérité comme absolue, s'imposant à tous, qu'il s'agisse d'une compréhension de Dieu ou d'une conviction non confessionnelle : *ab solus* signifie à partir de soi seul, qui n'admet rien d'autre que soi. On peut dire que la dérive apparaît quand on commence à écrire les noms avec une majuscule : le Parti, le Progrès, la République, la Race, la Raison... la Laïcité même ! La vérité est alors posée comme une réalité indiscutable, un savoir incontestable ou une valeur sacralisée intouchable

Or, pour LUTHER, comme d'ailleurs pour les autres Réformateurs, c'est bien dans cette absolutisation d'une vérité ou dans une « chosification » de Dieu que se trouve la source du processus idolâtre. Il considère que nous n'avons pas accès à Dieu, comme il dit, « *dans sa nudité* ». Il est toujours habillé de langages, d'écrits, de gestes, de paroles, mais en fait il est toujours au-delà des représentations et institutions humaines, à travers lesquelles nous rendons

compte de Lui. Ces médiations langagières sont indispensables, mais on ne saurait les absolutiser, car elles ne sont pas Dieu, elles ne font que renvoyer à Lui, et appeler à la foi. LUTHER mettra en œuvre cette conviction dans de nombreux domaines.

Je veux en souligner brièvement *trois*.

- *Les rites*. Dont il dénonce la prétention magique à mettre la main sur Dieu au détriment de la foi qui est confiance en Dieu. « Tels sont les discussions et les débats mesquins que nous ont suscités ceux qui n'ont rien accordé à la foi mais tout aux œuvres et aux rites, alors que c'est à la foi que nous sommes redevables de toutes choses et de rien aux rites. C'est la foi qui fait de nous, en esprit, des hommes libres de tous ces scrupules et de toutes ces opinions. »

- *L'Eglise*. A la suite de saint Augustin, il distingue l'Eglise invisible que Dieu seul connaît et l'Eglise visible qui est une construction humaine, donc faillible et toujours à réformer. Je rappelle que la compréhension de l'Eglise demeure, aujourd'hui encore, l'une des grandes différences, entre protestantisme et catholicisme. Celui-ci considérant que l'Eglise visible est d'institution divine, donc sacrée et intouchable.

- LUTHER a aussi appliqué cette démarche de désacralisation à *La Bible*. Je souligne particulièrement ce point, car son approche des Ecritures constitue un puissant antidote à toutes les formes de fondamentalisme qui prolifèrent aujourd'hui et qui identifient la lettre des textes bibliques avec la Parole de Dieu. Or pour LUTHER, l'Ecriture n'est pas, en tant que telle, Parole de Dieu, elle l'est seulement en tant qu'elle conduit au Christ et pour cela elle doit être interprétée en fonction du contexte.

C'est dire que, dans cette perspective, l'expérience personnelle de la foi requiert, pour s'édifier et se formuler, un travail de réflexion et un processus d'interprétation. C'est pourquoi, LUTHER et la Réforme appellent à penser ce que l'on croit et à le faire dans un dialogue avec la culture, la science, les savoirs contemporains, en utilisant leurs outils et en acceptant le défi de l'interpellation réciproque. Cette intelligence de la

foi, LUTHER l'a pratiquée en devenant docteur de l'Eglise, en utilisant les connaissances de la grammaire, de la philologie, de l'historiographie, en revenant aux langues originelles... Ce travail de la pensée ne détruit pas la foi, comme certains le craignent, c'est une exigence de la foi elle-même qui combat aussi bien l'apathie spirituelle que le fanatisme. Il implique une approche critique du fait religieux, des formulations théologiques, des pratiques ecclésiales et des textes, y compris de la Bible. Articuler ainsi l'acte de croire et de comprendre c'est refuser de séparer la foi et la raison, la religion et la culture, c'est faire reculer ce qu'Olivier Roy appelle la « sainte ignorance » et résister ainsi aux poussées d'émotionnel et d'irrationnel facteurs d'intolérance. Qu'il s'agisse de l'intolérance des croyants ou celle de certains « rationalistes » sectaires. Porté par cette exigence intellectuelle, LUTHER a eu le souci de communiquer au plus grand nombre les idées nouvelles et sa découverte libératrice.

5. LE DÉFI DE LA COMMUNICATION

L'affichage des *95 thèses* en est une illustration symbolique, sinon historique. Dans le but de conquérir l'opinion publique et de convaincre les autorités politiques de son époque, LUTHER a mis en œuvre les ressources à sa disposition, en vue de ce qui est une forme de communication de masse. C'est notamment parce qu'il a su utiliser ce nouveau moyen de communication qu'est l'imprimerie que son message a fait grosse impression ! Sans négliger non plus l'importance de la prédication orale qui a également joué un rôle essentiel dans la diffusion des idées réformatrices. Un sociologue a ainsi pu considérer la Réforme « comme un événement médiatique », écrivant à propos de LUTHER qu'il « incarne l'unité du prédicateur et du publiciste », voyant même en lui « le premier théologien journaliste. ».

Il a, en effet, interprété et transmis le message évangélique à partir des questions de son temps, en utilisant et renouvelant les langages

disponibles, en travaillant sur le vocabulaire afin de rendre accessible ses idées réformatrices. « Il faut, écrit-il, interroger la mère dans sa maison, les enfants dans les rues, l'homme du commun sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comment ils parlent, afin de traduire d'après cela, alors ils comprennent. » Il a, avec cette exigence, traduit la Bible dans la langue du peuple pour que chacun ait accès au texte, confisqué jusque-là par les clercs. Ce faisant, il a aussi contribué de manière décisive au processus d'unification qui allait aboutir à l'allemand moderne.

Toutefois, si LUTHER a eu le souci de la communication, ce n'est pas celle qui se développe aujourd'hui à l'ère du numérique et dont on connaît les dérives sur Internet, les réseaux sociaux ou même dans les médias plus traditionnels. On en connaît les caractéristiques inquiétantes : le primat du sensationnel et de l'émotionnel, le simplisme réducteur, l'exigence d'instantanéité, l'investigation intrusive dans la sphère privée, jusqu'à cette idéologie de la transparence dénoncée encore récemment par Régis Debray. Or, si pour LUTHER la communication est indispensable, elle n'est qu'un moyen au service de la Parole qu'elle est chargée de transmettre. Une parole dont il souligne la force créatrice et qui ne saurait être confondue avec la communication qui la porte : « J'ai seulement annoncé, prêché et écrit la Parole de Dieu, dit-il. Je n'ai rien fait ; c'est seulement la Parole prêchée et écrite qui a accompli et réalisé tout cela. J'ai laissé agir la Parole ».

Or il me semble que ce qu'il dit ici de la Parole de Dieu, peut être dit de toute parole humaine porteuse de sens. Et sans doute faut-il retrouver, derrière les mots usés et le vide de la communication contemporaine, la puissance et la fécondité de la parole. Ce qu'Austin appelle son caractère performatif quand « dire c'est faire », quand « parler c'est faire advenir ». Cela implique de ne pas confondre parole et communication. La parole est une réalité fondamentale, en amont des moyens de communication qui existent ou qu'on se donne

pour la transporter. Distinguer ainsi parole et communication ne conduit pas à disqualifier la communication, puisque sans elle, on l'a compris, pas de parole qui circule. Mais il faut toujours veiller à ce que la communication et ses outils ne dénaturent, ni n'effacent la parole et le sens dont elle est porteuse, jusqu'à la galvauder ou la manipuler. Ou quand l'acte de communiquer devient une fin en lui-même dans une société où l'on semble avoir parfois plus de moyens de communication que de choses à se dire (cf. certaines conversations entendues dans le train ou dans la rue via les téléphones portables !) C'est à cause de ces évolutions perverses que le terme communication prend, de plus en plus, un sens péjoratif, « c'est de la com' », en lien notamment avec les dérives politiques, publicitaires ou médiatiques.

Je voudrais illustrer ce risque d'une communication dévoyée avec les mots de l'homme de théâtre Valère Novarina. Dans un livre intitulé justement *Devant la parole*, il écrit ceci : « Voici, que les hommes s'échangent maintenant les mots comme des idoles invisibles, ne s'en forgeant plus qu'une monnaie : nous finirons un jour muets à force de communiquer ; nous deviendrons enfin égaux aux animaux, car les animaux n'ont jamais parlé mais toujours communiqué très-très bien. Il n'y a que le mystère de parler qui nous sépare d'eux. À la fin, nous deviendrons des animaux : dressés par les images, hébétés par l'échange de tout, redevenus des mangeurs du monde et une matière pour la mort. La fin de l'histoire est sans parole. »

Ainsi, LUTHER peut nous rappeler que la communication n'est pas seulement la mise en œuvre technique d'un échange d'informations ou de transport d'un contenu, mais c'est l'événement d'une rencontre avec les autres et avec Dieu, à l'image de ce qu'est pour lui la foi. En effet, celle-ci n'est pas pour lui de l'ordre d'un savoir. Ce n'est pas un contenu de vérité sur Dieu mais une rencontre en vérité avec Dieu. C'est un événement de Parole qui suscite une relation. Toute l'œuvre de LUTHER rappelle que communication et communion ont même racine,

elles concernent toutes les deux la relation en vérité aux autres ou à un Autre. C'est une relation exigeante qui implique de toujours articuler conviction et tolérance. Et c'est là dessus que je voudrais terminer.

CONCLUSION

En effet, la *conviction* n'est pas forcément l'expression d'une position dominante sur le plan spirituel, moral ou intellectuel. Elle est un engagement de toute la personne envers une vérité qu'on ne cesse de chercher, d'interroger, de vivre, de partager. Toute la démarche de LUTHER est habitée d'une telle conviction.

Il en est de même quand les Princes allemands, en 1529 (2^{ème} Diète de Spire), refusent la décision de l'empereur leur imposant la religion catholique romaine : « Nous protestons devant Dieu que nous ne consentons ni n'adhérons dans toutes les choses qui sont contraires à Dieu, à sa sainte Parole, à notre bonne conscience, au salut de nos âmes... ». « Nous protestons... ». C'est à cet épisode que remonterait l'appellation « protestants ». Le verbe protester utilisé ici signifie en français à la fois attester, affirmer publiquement, mais aussi s'opposer, refuser. Alors

je pense que les chrétiens, les croyants, mais aussi tous les citoyens devraient, plus que jamais, oser inscrire leurs paroles et leurs engagements dans cette double étymologie du verbe protester. Proclamer clairement leurs convictions et avoir le courage de le faire, quand il le faut, en décalage avec les idéologies, les conformismes et les modes du moment.

Quant à la *tolérance*, on le voit avec LUTHER, elle n'est pas l'indifférence, la démission ou l'abstention qui tolère l'intolérable. Mais à une époque où cela n'était pas à l'ordre du jour il réclame la liberté, notamment sur le plan spirituel. C'est donc encore avec les mots du Réformateur que je voudrais souligner notre nécessaire et permanent engagement en faveur de la liberté de conscience : « Là où par une loi humaine on prétend imposer aux âmes de croire telle ou telle chose, au gré de la volonté humaine, la Parole de Dieu n'est assurément pas présente. Chacun court son propre risque en choisissant sa manière de croire et chacun doit veiller lui-même à ce que sa foi soit correcte. Car la foi est une œuvre libre et on ne peut y forcer personne. »

Michel Bertrand

II - Prédication de M. Bertrand à Champ Borne le 11/11 2017

Luc 15,11-32

Nous voici placés ce matin devant l'une des plus belles pages de la Bible. Une parabole qui a marqué l'art et la culture, autant que la théologie et la spiritualité. Car en parlant des hommes, c'est de Dieu qu'elle nous parle. Et si elle nous touche tellement, c'est parce que l'histoire qu'elle raconte, c'est la nôtre. Celle de notre propre vie, de nos relations avec nos proches, nos parents, nos frères et sœurs, nos enfants, les chemins que nous avons rêvés pour eux ou pour nous. Une

histoire qui dit nos espérances, nos jalousies, nos révoltes, nos colères. Une histoire qui nous bouleverse, parce qu'elle fait écho aux départs et aux retours qui jalonnent nos existences.

Pourtant c'est aussi de joie et de fête que ce texte nous parle. Alors, en ce jour où nous célébrons la Réformation, je voudrais retenir *trois verbes* où se disent la liberté et l'espérance auxquelles l'amour de Dieu nous appelle.

1

Et d'abord le verbe « *partir* ».

C'est le plus jeune fils qui s'en va, après avoir demandé sa part d'héritage. Cette requête n'a rien

d'extravagant à l'époque et elle va lui permettre de réaliser son désir d'autonomie qui, lui non plus, n'est pas illégitime. Chaque humain, pour grandir, connaît cette volonté d'émancipation de la tutelle familiale, ce besoin de vivre à distance d'un amour perçu parfois comme étouffant. La liberté est une belle conquête, à laquelle Luther et la Réforme ont largement contribué. Reste à savoir l'usage que l'on fait de cette liberté.

Or la manière dont le fils cadet va l'habiter, ressemble étrangement à celle qui a cours dans notre société où chacun cherche la satisfaction individuelle et immédiate de ses désirs. A l'image de ce fils qui, lui aussi, va « tout essayer », sans parvenir à trouver ce qu'il cherche dans cette « *vie de désordre* », littéralement, « *sans espoir de salut* ». Le fils pensait découvrir la vraie vie loin du père et il se rend compte qu'ici c'est vraiment la mort. Il rêvait de liberté et le voilà asservi à un maître païen, assigné à garder des animaux impurs. Il était parti « *très loin* » pour s'affranchir des contraintes routinières et la réalité qu'il rencontre, c'est celle d'un monde sans gratuité, où l'on ne reçoit rien, si l'on n'a rien à donner en retour.

N'en est-il pas souvent de même aujourd'hui ? On se veut émancipé de toute autorité et on se découvre esclave des puissances et des idoles de ce monde. On croit tout maîtriser par soi-même et on fait l'expérience douloureuse de l'épuisement et de la solitude. On pense qu'une vie réussie, c'est une vie bien remplie et, comme le fils, on ressent un manque profond, dans le « trop plein » d'une existence « bourrée » jusqu'à ras bord.

Trop plein de tout. Trop plein de travail à accomplir. Trop plein de choses à consommer. Trop plein de biens à posséder. Trop plein d'informations à digérer. Il n'y a plus d'espace ni de temps pour désirer, pour chercher, pour espérer encore. Plus de place pour l'autre, dans nos vies encombrées. Plus assez de « vide », disait LUTHER, pour faire vraiment une place à Dieu.

2

Le fils « *rentre alors en lui-même* ».

Ce **deuxième verbe** exprime un étonnant retour sur soi. Le jeune aventurier va découvrir dans l'épreuve, la richesse de l'intériorité. En effet, quand la famine survient, il ne lui reste plus rien, plus d'argent, plus de pays, plus de père. « *Rentrant alors en lui-même* », il va puiser au plus intime de son être, dans sa conscience, disait LUTHER, une espérance qui résiste à toutes les formes d'asservissement.

C'est cette force intérieure qui, au cours de l'histoire, a permis à des humains de survivre, quand des idéologies folles ou des rêves insensés voulaient les faire vivre comme des bêtes. Aujourd'hui, c'est ce même sursaut d'espoir intérieur qui pousse vers l'exil celles et ceux qui n'ont plus rien et qui abandonnent ce rien pour fuir la guerre, le terrorisme ou la misère.

« *Rentrant alors en lui-même, le fils se dit, je vais aller vers mon père* ». Certes, ce retournement n'est pas désintéressé. Car c'est d'abord la faim qui le tenaille. Mais, au-delà, il y a aussi, enfoui au plus intime de son être, le souvenir de ce père qui l'a laissé partir librement, sans discuter, lui donnant tout ce qu'il réclamait. Cette bonté première, dont il se souvient maintenant, c'est l'image de l'amour de Dieu qui toujours nous précède et jamais ne nous lâche. Cette grâce imméritée dont LUTHER a fait retentir la bonne nouvelle face au sinistre commerce des *Indulgences*.

« *Rentrant alors en lui-même, le fils se dit, je vais aller vers mon père* ». Plus que la misère matérielle, c'est maintenant une immense soif de relation et de reconnaissance qui l'anime. La consommation éperdue ne l'a pas rendu heureux, c'est la communion perdue qu'il recherche.

« *Il rentre alors en lui-même* ».

Or il faut bien reconnaître que de ce débat intérieur, l'individu contemporain n'a plus guère l'habitude. Il n'a plus le temps, ni l'envie, de réfléchir sur sa vie, sur l'humain, sur le monde, sur Dieu. Dans une société d'apparence et de transparence illusoire, il est plus préoccupé de se mettre en scène sur les réseaux sociaux ou dans les médias, que de dialoguer avec lui-même. Se

privant ainsi d'une précieuse source de liberté et de résistance à toutes les servitudes.

On le voit avec ce fils qui, comme LUTHER, va trouver dans sa conscience tourmentée, la force de « *se lever* ». Le verbe employé est celui de la résurrection, car en effet, ce retour sur soi, va le remettre dans le monde des vivants.

C'est dire que la vie intérieure, la méditation, la prière, ne sont pas une fuite hors de l'histoire. Elles sont, au contraire, comme LUTHER l'a lui-même vécu et affirmé, la source indispensable où s'abreuvent nos vies et nos engagements au cœur du monde. A l'image de ce fils qui, après « *être rentré en lui-même* », décide de revenir auprès du père.

3

« *Or comme il était encore loin, son père l'aperçut.* »

Ce troisième verbe, « *apercevoir* », révèle que depuis le départ de son fils, le père attendait son retour, prêt à l'accueillir. Jamais il n'avait désespéré de lui, comme Dieu ne désespère pas de nous. Précédence de l'amour d'un père qui toujours espère. Dès qu'il « *aperçoit* » son fils, il court au devant de lui et laisse déborder sa compassion, sa tendresse et sa joie, ne craignant pas de perdre la face devant ses proches et ses serviteurs. Aucune convention sociale ne doit entraver le « *retour à la vie* » de celui qui « *était mort* », aucun reproche du genre « je te l'avais bien dit », aucune attente de contrition. Le père ne dit rien, il n'a que des gestes pour exprimer le bonheur indicible des retrouvailles.

Le fils, essaie bien de placer quelques mots de repentance convenue pour obtenir, si je puis dire, une « indulgence » ! « *Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils* ». Mais le père ne le laisse pas finir. Il l'interrompt pour donner l'ordre aux serviteurs d'apporter la robe, la bague, les sandales et préparer le repas, afin que la fête commence. Fils il était, fils il reste... Fils et filles nous sommes, filles et fils nous resterons quoi qu'il advienne... Tel est le message de la Réforme !

Or c'est précisément cet amour inconditionnel que le fils aîné ne peut admettre. Il ne comprend pas l'attitude de son père envers ce frère qu'il considère comme un « *débauché* ». Alors il se met en colère et il choisit de « faire la tête » plutôt que « faire la fête ». « *Voilà tant d'année que je te sers*, reproche-t-il à son père, *et à moi tu n'as jamais donné un chevreau* ». Il pense, en effet, comme beaucoup, que l'on ne peut être reconnu et aimé qu'à la mesure de ce que l'on fait.

C'est ce que croient également les pharisiens avec qui Jésus est en train de débattre. C'est également ce qu'affirme l'Eglise contre laquelle LUTHER va se dresser. A chacun selon ses mérites ! C'est aussi ce que réclame la société actuelle, suscitant la colère ou le désespoir de ceux qui ne peuvent répondre à ses exigences de rentabilité et de performance.

Alors, quand le fils aîné refuse d'entrer, parce qu'il ne se sent pas considéré à sa juste valeur, à nouveau le père se précipite dehors pour le « *prier* » de se joindre à la fête. Et quand il lui dit avec mépris « *ton fils* », une expression rarement porteuse d'éloges, le père lui répond avec tendresse « *Mon enfant, toi tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi* ». Car le père sait bien que pour aimer et pardonner, il faut se savoir soi-même aimé et pardonné.

C'est pourquoi, Dieu ne veut pas, qu'à l'image du fils cadet, nous nous enfermions dans la culpabilité et le ressassement de nos fautes. Ni qu'à l'image du fils aîné nous confessions les fautes des autres, ce qui peut parfois nous arriver ! Ce qu'il veut, c'est que nous retrouvions toujours le chemin de sa maison où il nous accepte tels que nous sommes, avec nos illusions et nos incompréhensions, nos questions et nos colères, nous « *priant d'entrer* », à notre tour, dans la joie de la fête.

*

Et la parabole ne se conclut pas, elle ne dit pas ce qu'il advient de ces deux fils. Car c'est à nous maintenant d'écrire la suite de cette histoire, puisque c'est la nôtre. Fils cadet ou fils aîné, et sans doute les deux à la fois, que faisons-nous

dans nos vies de l'amour prévenant et persévérant de Dieu ? Un Dieu qui est Père comme aucun père humain ne peut l'être. Un « Père prodigue » qui sans relâche veut rejoindre et « *retrouver* » ceux qui se sentent « *perdus* ».

Et qui d'entre nous, sœurs et frères, ne s'est jamais senti un jour « *perdu* » ? Perdu dans des soucis professionnels ou familiaux ? Perdu dans l'épreuve du deuil ou de la maladie. Perdu face aux malheurs qui déchirent notre terre comme ceux dont fait mémoire ce jour du 11 novembre. Perdu et souvent seul, comme LUTHER, dans la nuit de ses angoisses et de ses quêtes existentielles. Jusqu'à ce qu'il découvre, au fond

et au bout de ses tourments, le visage miséricordieux de ce Dieu qui est Père.

Un Père qui, lui, n'avait qu'un Fils, Jésus le Christ, et qui l'a envoyé dans le monde afin que chacun puisse recevoir, sans condition, sa promesse de vie. Cette promesse elle est pour nous, cette promesse elle est *pour toi*. Oui, pour toi, « *mon enfant* » dit le Père, « *car tu étais mort et tu es vivant, tu étais perdu et tu es retrouvé* ».

Amen.

Michel Bertrand

III - Message de Monseigneur Aubry, évêque de la Réunion

Chers frères pasteurs, Frères et sœurs en Christ,
Mesdames et Messieurs,

Je suis honoré et heureux de pouvoir répondre à votre invitation pour partager votre joie de célébrer le 500^{ème} anniversaire de la Réforme Protestante. Joie aussi de l'évocation de cette grande figure de Luther, figure que l'Eglise catholique considère aujourd'hui comme un grand « témoin de l'Evangile » sur une trajectoire qui porte nos Eglises respectives du conflit historique à la communion.

Ici, à Champ Borne, nous sommes à l'Est d'une île située en plein océan dans une immensité qui nous appelle à l'Infini, dans l'horizontalité et la verticalité. C'est ici que le jour se lève et nous fait lever les yeux et les mains vers ce grand

« Soleil levant (Jésus-Christ)

Sur ceux qui gisent dans la mort.

(Il est) venu pour que voient ceux qui ne voient pas, Et (Il) guérit l'aveugle né,

O viens Seigneur Jésus !

Lumière sur le monde ;

Que nous chantions pour ton retour :

Béni soit au nom du Seigneur

Celui qui vient sauver son peuple. »

(Didier Rimaud).

Avec ce raccourci nous passons de la création au Christ, du Créateur au Rédempteur et tous deux, Père et Fils, nous élèvent au souffle de l'Esprit sanctificateur. Nous voilà au cœur de la foi : Dieu s'exprime par une expansion de l'amour. Il s'exprime lui-même de lui-même. Il crée « à partir » de lui-même. Et non pas de rien, comme on a l'habitude de le dire. De lui-même il fait tout exister par sa Parole qui se révélera être son Verbe de Vie. Création. Parole. Verbe. Nous remontons à la source de la vie par la vie. Dieu crée de l'intérieur de lui-même et sans jamais se quitter, sans jamais se compléter, sans jamais se diminuer, ni s'augmenter : Dieu s'exprime !

« Soleil... soleil levant... Jésus-Christ ». Chronologiquement, pour nous les hommes, les êtres humains, les hommes et les femmes, la première expression de Dieu est la création elle-même. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre... » nous dit le livre de la Genèse. Et quand la maison commune est prête, alors, avec le temps qui façonne la vie... oui, quand tout est prêt, Dieu crée l'homme et la femme. En quelque sorte, Dieu « se lie les mains » en respectant le temps nécessaire à l'évolution de sa création appelée à l'harmonie avec son Créateur. Dieu crée l'homme. « Homme et femme » Il le créa. Les deux récits de la Genèse nous invitent à la contemplation, à la louange, à l'action de grâce. Dieu vit que cela était bon... Très bon.

Hélas, nous connaissons la suite. Le péché est entré dans le monde par la perfidie du Malin et l'ordre de la création a été perturbé. L'homme se prend pour Dieu. Il se met à la place du Tout Puissant. Il n'y a plus de loi morale : ni Dieu, ni foi... Et comment vivre sans foi ni loi ? Abel et Caïn. C'était hier et c'est encore aujourd'hui. L'homme ne réussit plus à lire le grand livre de la création, « la grammaire de la vie ». Et ce, malgré les dix paroles de vie données à Moïse au Sinai, dans ce long pèlerinage de l'Humanité à travers les séquences de l'Histoire.

Alors, d'une certaine manière et d'une manière certaine Dieu dit : je vais m'exprimer d'une manière nouvelle et définitive. Je vais parler aux hommes avec leurs propres mots. Je vais leur enlever leur cœur de pierre, je leur donnerai mon cœur de chair. Je prendrai chair de leur chair et cela deviendra ma chair : « Le Verbe s'est fait chair (de la chair de Marie) et Il a habité parmi nous » (Jn1, 14). Ce même Verbe est inséparablement le Fils du Père, ce Fils bien-aimé qui, crucifié et ressuscité, avant de remonter vers son Père et notre Père, aura dit à ses disciples : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc ; de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 18-20). Et voilà le cœur de notre existence. Voilà le cœur de notre mission à nous chrétiens de toutes confessions, de toutes les Eglises.

Voilà notre mission rappelée à nous, plus spécialement à nous aujourd'hui. Nous n'avons pas fini de découvrir, de redécouvrir encore et toujours la Parole de l'Évangile, la Parole-Jésus, Jésus-Parole. Il nous plonge dans la source du baptême, de notre baptême, pour nous faire devenir chacune, chacun, et tous ensemble « paroles de Vie et d'Espérance » pour la vie du monde en Dieu.

Il me plaît de citer maintenant les propos du pasteur Martin Junge, secrétaire général de la Fédération Luthérienne Mondiale dans sa prédication à l'occasion de la commémoration commune de la Réforme en la cathédrale de Lund en Suède, le 31 octobre 2016 : « La grâce libératrice du baptême est un don divin qui nous

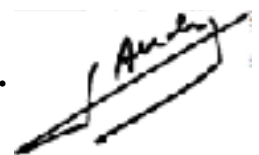
appelle à être ensemble et nous unit ! Le baptême est l'annonce prophétique de la guérison et de l'unité au cœur de notre monde blessé et il devient donc un don d'espérance pour l'humanité, qui aspire à vivre en paix avec la justice et dans une diversité réconciliée. Quel mystère insondable : le cri des peuples et des individus soumis à la violence et à l'oppression est en harmonie avec ce que Dieu nous chuchote continuellement à l'oreille par l'intermédiaire de Jésus Christ, la vraie vigne à laquelle nous sommes unis. Demeurant dans cette vigne, nous porterons les fruits de la paix, de la justice et de la réconciliation, de la grâce et de la solidarité que le peuple souhaite ardemment et que Dieu nous présente. Alors avançons ensemble, en répondant fidèlement à l'appel de Dieu et, ce faisant, en répondant aux appels à l'aide et en satisfaisant la soif et la faim d'une humanité blessée et brisée ».

Je citerai encore les paroles du père Cantalamessa prêchant une retraite au Vatican, en présence du pape le Vendredi Saint 2013 : « Nous devons faire tout notre possible, pour que l'Église ressemble de moins en moins à un édifice compliqué à la Kafka, et que son message puisse jaillir d'elle, libre et joyeux, comme aux premiers temps. Nous connaissons les obstacles qui peuvent entraver le message : les murs de séparation, à commencer par ceux qui séparent les unes des autres les différentes églises chrétiennes ; ensuite un excès de bureaucratie, les vestiges des rituels, des lois et des disputes de jadis, dépassées aujourd'hui ».

Je terminerai avec les paroles mêmes de Jésus en Saint Jean, chapitre 17, verset 20 et 21 : « Père... je ne prie pas seulement pour eux, je prie aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi : que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi, pour qu'ils soient en nous eux aussi, afin que le monde croie que tu m'as envoyé ».

Seigneur Jésus, Christ et Sauveur, aide-nous par ta grâce et le don de ton Esprit à être plus unis à toi pour porter ensemble, entre nous et au cœur du monde, un témoignage plus efficace de foi, d'espérance et de charité.

Mgr Gilbert AUBRY,
Evêque de La Réunion.



IV - Prédication à Terre sainte du 19 novembre 2017

Matthieu 15, 21-28

La liberté d'aller et venir ne connaissait guère de limites à l'époque de Jésus. Ce jour-là il se rend en terre étrangère, dans une région frontalière où cohabitent des juifs et des païens. Une contrée multiculturelle et plurireligieuse, comme votre belle île de La Réunion !



C'est alors qu'une habitante du pays vient à sa rencontre, bousculant les barrières qui la séparent de lui. En effet, pour Jésus, c'est une « étrangère », c'est une « païenne », c'est une « femme » et elle a de surcroît dans sa maison « un esprit impur ». Autant de motifs d'exclusion aux yeux de tout bon croyant de l'époque, y compris, nous le verrons, aux yeux des disciples !

Pourtant, cette « petite bonne femme » comme l'appelait LUTHER, va braver les interdits et les tabous, pour porter vers le Christ sa vie dévastée. Et ce matin elle nous rejoint, au cœur de nos festivités du 500^{ème} anniversaire de la RÉFORME, nous rappelant son message libérateur de *trois manières* au moins :

- elle fait tomber les barrières.
- elle est portée par une foi exemplaire.
- elle est un témoin de la grâce qui sauve.

1

Et d'abord, comme LUTHER, elle va se cogner aux obstacles qui se dressent sur le chemin conduisant vers le Christ. A commencer par l'obstacle des disciples qui ont bien du mal à entendre la souffrance de cette femme. Elle crie vers Jésus comme une bête. Le verbe utilisé évoque les aboiements d'un chien. Alors les disciples disent à leur Maître : « **Renvoie-là, car elle nous poursuit de ses cris** ». Ils disent littéralement : « **détache-la** », avec le verbe utilisé quand on détache un animal. Tout ce qu'ils demandent, c'est que cette étrangère leur « fiche

la paix ». Sa demande bruyante leur est insupportable.

Leur indifférence et leur mépris à l'égard de cette souffrance annoncent déjà l'Eglise puissante et arrogante que la RÉFORME viendra bousculer au 16^{ème} siècle. Une Eglise qui ignorait la misère des petits et qui même l'exploitait pour financer ses rêves de grandeur avec le trafic des *Indulgences*. Une Eglise qui au lieu d'apaiser les peurs et les angoisses, les alimentait en brandissant la crainte du jugement dernier. Une Eglise qui consolait les pauvres gens de leurs souffrances présentes en leur donnant la possibilité d'acheter la vie éternelle par des mérites et de l'argent ! Alors, contre ces abus, LUTHER exhortera à se tourner vers le Christ, à en appeler à lui, afin de faire tomber les barrières derrière lesquelles l'Eglise avait confisqué le salut.

C'est bien ce que va faire la femme Cananéenne. En effet, toutes les frontières et tous les sarcasmes du monde ne pourraient l'empêcher de confier à Jésus la douleur qui déchire son cœur de mère. Reconnaisant en lui le Christ, elle le supplie de guérir sa fille : « **Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David !** »

Mais dans un premier temps le Christ semble ne pas entendre son appel. Elle lui crie sa détresse et son espérance mais, dit le texte, il « **ne répondit pas un mot** ». Il est vraiment difficile à comprendre ce mutisme de Jésus. D'autant que lorsqu'il sort enfin de cet étrange silence, c'est pour prononcer ces mots qui suscitent l'étonnement et qui peuvent même nous scandaliser : « **Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël** ». Jésus ne serait-il pas ouvert et accueillant aux étrangers ?

Alors, pour atténuer la gêne que peut susciter sa réponse, certains commentateurs y ont vu une façon de tester la foi de cette femme. La mettre à l'épreuve en quelque sorte pour voir si elle mérite son salut. En somme, Jésus lui refuserait d'abord sa pitié, dans le seul but de vérifier sa piété ! Or comment ne pas voir que dans cette rencontre, ce n'est pas la femme qui est mise à l'épreuve, mais c'est Jésus lui-même.

En effet, pour lui, qui est un fils d'Israël, l'ouverture à ceux du dehors ne va pas de soi. Comme pour nous d'ailleurs ! Par exemple quand nous avons du mal à accueillir dans nos communautés celles et ceux qui vivent leur foi en-dehors des chemins balisés. Ou quand nos sociétés ne savent pas faire place à l'autre différent, par sa culture, sa nation, sa religion.

La femme, elle, ne va pas se décourager. Elle est certes étrangère et mécréante, mais par sa patience et sa confiance, elle va faire tomber les barrières qui la tenaient en dehors de la promesse. Telle fut aussi la découverte libératrice de LUTHER, face à une Eglise qui prétendait enfermer le salut dans ses frontières et réserver la grâce à ceux qui la méritaient. Avec lui, comme avec cette Cananéenne, nous découvrons que nous ne pouvons vivre que de la Parole d'amour de Dieu reçue dans la foi.

2

Et de la foi, il va lui en falloir à cette femme, comme à LUTHER, pour surmonter les obstacles. D'abord son rejet par les disciples et maintenant l'attitude de celui en qui, pourtant, elle a reconnu le Christ. D'autres qu'elle, seraient repartis, rebutés par ces paroles. Au lieu de cela elle va insister pour amener Jésus à dépasser les frontières de son peuple, afin qu'il offre à tous ce salut qu'elle attend et qu'il peut lui donner. Elle en rajoute même puisqu'elle « **se prosterne** » devant lui. Or le verbe que l'on traduit par « **se prosterner** » signifie littéralement « faire le chien couchant ». Décidément on n'en sort pas ! La femme aboyait déjà comme un chien, maintenant elle lui ressemble encore plus ! Et d'ailleurs quand Jésus consent, enfin, à motiver son refus, il semble encore l'assimiler à un chien. « **Il n'est pas bien, dit-il, de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens** ». Il utilise de surcroît l'image du repas, ce lieu de communion par excellence, pour lui signifier clairement qu'elle n'y a pas sa place.

Mais elle ne baisse pas les bras pour autant, car rien ne peut entraver son humble quête portée par une foi admirable. Elle sait qu'elle n'est pas « **brebis** », même pas « **brebis perdue** ». Elle sait qu'elle n'est qu'une étrangère, qu'elle ne fait pas

partie des « **enfants** » d'Israël, héritiers légitimes de la promesse. Elle se sait impure, elle se sait étrangère, elle se sait rejetée. Elle sait qu'elle n'a droit à rien. Elle n'est qu'un « **petit chien** », ainsi que Jésus vient de le lui rappeler. D'ailleurs à cette époque ne traitait-on pas de chiens les habitants de Canaan ?

Mais du coup, si je puis dire en souriant, elle s'y entend mieux que personne, pour caresser Jésus dans le sens du poil ! Alors elle consent à tout. « **C'est vrai, Seigneur** », répond-elle. LUTHER dira qu'elle « attrape Jésus » à son propre raisonnement, mais en introduisant une autre logique qui va tout bouleverser. Les mots qui jusqu'alors étaient ceux de l'exclusion deviennent dans sa bouche ceux d'un partage devenu possible. Ici, il n'est plus question d'enlever une part du repas des « **enfants** » pour nourrir les « **petits chiens** ». Il n'est pas nécessaire d'affamer les uns pour rassasier les autres, comme on le voit souvent notre monde ! Il ne s'agit plus de « **prendre** » et de « **jeter** », ces verbes qui évoquaient la violence et le mépris, mais les miettes « **tombent** » de toute façon, par pure grâce.

Alors, frères et sœurs, que nous soyons des « **enfants** » bien nourris de la Parole et peut-être même des enfants gâtés avec les coudes sur la table, bien installés dans l'Eglise. Ou que nous nous sentions comme des « **petits chiens** » affamés, bien cachés sous la table, tous nous avons part désormais, grâce à cette Cananéenne, et plus tard à LUTHER, tous nous avons part au pain de l'Evangile reçu dans la foi. En effet, Jésus touché par la démarche de cette étrangère, lui répondit : « **Femme, ta foi est grande ! Qu'il t'arrive comme tu le veux** ». Ainsi, dans cette rencontre confiante avec le Christ, non seulement la femme a été changée et sa fille guérie, mais Dieu lui-même a changé de visage.

Ce n'est plus le Dieu sévère et lointain, que redoutait LUTHER, le Dieu des méritants triés sur le volet, mais le Dieu des « mendiants de la grâce » qu'il a découvert au bout de ses tourments. Un Dieu miséricordieux qui nous accueille tels que nous sommes, ne tenant compte ni de nos mérites, ni de nos qualités, ni de nos appartenances. Un Dieu proche, qui s'est fait, en

Christ, compagnon des humains, littéralement celui qui partage le pain avec tous, ainsi que l'espérait et le réclamait la femme.

3

Alors puissions-nous rencontrer, nous aussi, quelques Cananéennes, ou de nouveaux LUTHER qui, bousculant nos images de Dieu, nous offriront des miettes du pain de vie, les miettes de sa grâce. Oui, juste quelques miettes de grâce. Quelques miettes c'est peu de chose, quelques miettes c'est pas grand-chose, mais la femme a compris que c'était suffisant pour guérir sa fille et transformer sa vie. Quelques miettes qui semblent même tomber à l'insu de ceux qui mangent, sans même qu'on s'en rende compte. Apparemment c'est perdu, c'est gaspillé, c'est pour rien, et pourtant les « *petits chiens* » sont rassasiés.

Et nous qui, dans nos vies, dans nos travaux, dans nos responsabilités, voulons toujours tout prévoir, tout maîtriser et combler tous les manques. Voilà que quelques miettes échappées de la table, sans même parfois qu'on y prenne garde, peuvent être suffisantes pour apaiser les faims des hommes. Suffisantes aussi pour nous libérer de nos culpabilités, quand nous avons le sentiment de n'avoir laissé au Christ ou à l'Eglise que quelques miettes.

Alors aux jours de découragement, quand rien n'avance comme on le voudrait, souvenons-nous de la foi de la Cananéenne qui ne demandait à Jésus que des miettes pour que sa fille puisse vivre. Miettes de grâce pour reconstruire une « vie en miettes ». Miettes de grâce que nous recevons ou miettes que nous laissons tomber. Il suffit de peu de chose, il suffit de pas grand-chose pour qu'une situation ou une existence soient transformées par Dieu. Il suffit d'une miette de grâce, un mot, un geste, un sourire, un regard, une prière, pour arracher mon conjoint, mon enfant, mon prochain, mon pasteur... à sa peine ou à sa solitude.

Alors oui, chers amis, avec cette femme étrangère et avec les RÉFORMATEURS, nous pouvons, nous aussi, demander au Christ juste une miette de grâce.

Juste une miette de grâce, pour chacune et chacun.

Juste une miette de grâce pour recevoir de Dieu, chaque matin, la force et la joie d'une vie nouvelle.

Amen

Michel Bertrand

Vous pouvez retrouver d'autres documents et d'autres photos concernant le 500ème anniversaire du protestantisme sur le site de l'Eglise :

www.egliseprotestante.re

Heureuse Année 2018